

Les « feluettes » mexicaines et autres étrangetés

Michel Vaïs

Numéro 118 (1), 2006

Théâtre jeunes publics

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2006). Les « feluettes » mexicaines et autres étrangetés. *Jeu*, (118), 121–125.

Mais le coup de maître est sans doute une magistrale évocation de l'existence humaine, de la naissance à la mort, sur l'adagio en sol mineur d'Albinoni. D'un tas de tissu informe, Hugo Suárez et Ines Pasic font naître une créature, qui aura d'abord un bras, puis deux, qui grandira, deviendra belle et s'admira dans un miroir, puis vieillira, se vouëtera, mourra... Tout cela, le tableau de la vie, en l'espace de quelques minutes. C'est triste, c'est beau, on pleure. Et l'on voit bien que le théâtre jeunes publics est tout sauf un art en mode mineur. **J**

Les « feluettes » mexicaines et autres étrangetés

Le nom de la compagnie mexicaine Los Endebles est aussi la traduction en espagnol du titre de la pièce de Michel Marc Bouchard, *les Feluettes*, qui y a été montée en mai 2001. Signe d'un intérêt soutenu pour le théâtre québécois, les « Feluettes mexicaines » ont présenté au Théâtre Prospero, pendant le Festival mondial des arts pour la jeunesse, une autre pièce de Bouchard, *l'Histoire de l'oie*, ainsi que *El Puente de piedras y la Piel de imágenes (le Pont de pierres et la Peau d'images)*, texte de Daniel Danis traduit par Elena Guiochins et Boris Schoemann, et mis en scène par ce dernier. Il s'agissait là d'une coproduction de la Compañía Teatral Los Endebles du Mexique, du Centro de Teatro infantil-INBA, de México en escena et de l'Ambassade du Canada au Mexique.

On connaît l'histoire de cette pièce de Daniel Danis, jouée un peu partout en Europe et dans le monde depuis sa création en 1996. Deux enfants, la fille Mung d'un côté et le garçon Momo de l'autre, confiés par leurs parents à des passeurs pour échapper à leur pays en guerre, se retrouvent enrôlés de force dans une fabrique de tapis. Ils parviendront à s'échapper avec, pour Mung, une peau de cuir dessinée et, pour Momo, son cœur sous ses sandales. Ce dernier construira un pont de pierres tandis que son amie en consignera sur la peau la légende. Dans ce récit d'aventures initiatiques, déclenché par une injustice et fondé sur une belle amitié, une écriture poétique soutenue par un chœur exalte le courage, la persévérance, la force de l'imaginaire et la poursuite d'un idéal. À l'heure où l'on reparle de l'exploitation – voire de l'esclavage – des enfants, par le géant Wal-Mart ou par d'autres empires, ces thèmes font mouche, autant dans *Maïta* que dans cette pièce de Danis. Il est réconfortant de voir des enfants puiser dans leurs propres ressources pour surmonter l'injustice et la souffrance, et, tout en préservant leur innocence, pour poser les premières pierres d'un monde en paix.

Ce qui frappe, dans l'excellente production mexicaine, c'est la magie du rendu scénique, avec des moyens d'une simplicité déconcertante. Toute l'action se déroule dans un décor unique, d'un gris qui se révèle le contraire de terne. On y voit un plancher surélevé et arborant de profondes entailles qui, au fil des aventures de nos deux héros, représentent tantôt une rivière, tantôt une rue sans issue, ou servent de cachettes ; à la fin, on ne sera pas surpris de voir une de ces fissures représenter une tombe.

Mais c'est la conception et l'utilisation des costumes, teints dans une gamme de gris comme le décor, qui témoignent du plus d'imagination. Chaque personnage (ils sont joués par cinq acteurs) porte un chandail et une salopette, avec une écharpe. Élastiques, ces vêtements peuvent tout faire. En retournant un chandail, les personnages

se font un foulard, une cape ou une cagoule en un clin d'œil. Il n'y a pas de limite à leur puissance d'évocation. Une écharpe devient un fouet, ou un pont, et même un cadavre. De même, la représentation d'un chien, d'un lièvre, d'un chameau et d'une chamelle est parfaitement réussie. Quant à la composition de la grand-mère à trois voix, elle ravit autant les spectateurs que le font les autres jeux qui allient la vérité à un art tenant presque de la prestidigitacion. La poésie de Daniel Danis se trouve ainsi, au sens premier du terme, incarnée dans la chair du théâtre.



El Puente de piedras y la Piel de imágenes (Compañía Teatral Los Endebles, Mexique), présenté au Festival mondial des arts pour la jeunesse 2005. Photo : Roberto Blenoa.

Histoire contestée

Avec *la Historia de la oca* (*l'Histoire de l'oie*), le jeu des acteurs de Los Endebles est toujours vif, rythmé, tout en s'appuyant sur des moyens scéniques très limités. Au lieu du grand bas-relief qui, dans le décor de la création montréalaise, constituait l'énorme coffre, lequel, en se dépliant, révélait une baignoire et représentait toute la maison de Maurice, on se trouve ici devant un escabeau et une bassine d'eau. Tout le jeu se déploie autour de ces objets simples que l'on déplace ou que l'on couche pour évoquer toutes les situations de la pièce.

Cela dit, si j'avais vu auparavant deux fois cette pièce de Bouchard (lors de sa création, en 1991, au Théâtre d'Aujourd'hui, et dans la version télévisée en 1998), je ne me souvenais plus dans les détails de la mise en scène de Daniel Meilleur d'il y a quinze ans au moment où, à la sortie du théâtre, j'ai croisé le directeur général des Deux Mondes, Pierre MacDuff, qui bouillonnait. Il affirmait avoir assisté à un vrai cas de plagiat de mise en scène. Selon lui, toute la première partie du spectacle constituait un copier-coller de la mise en scène de Daniel Meilleur. Tout le monologue de Teeka/Maurice adulte, tout le jeu au sol, étaient calqués sur celui d'Alain Fournier. Plusieurs jeux de scène, qui ne sont nullement indiqués dans le texte, auraient été simplement reproduits, apparemment grâce à une cassette vidéo de la pièce qui avait été jouée par les comédiens québécois en tournée au Mexique auparavant. C'est notamment le cas de la représentation de l'oie par une marionnette à gaine émergeant de la



La Historia de la oca
(Compañía Teatral Los
Endebles, Mexique), présen-
tée au Festival mondial des
arts. Photo : Guillermo
Méendez.

autre production que celle de la création. S'il y avait une ou deux ressemblances, beaucoup de jeux de scène s'écartaient radicalement de la mise en scène de Daniel Meilleur. Pour sa part, l'auteur avait trouvé que la mise en scène de Boris Schoemann était la plus réussie de toutes celles qu'il avait vues à l'étranger, notamment en Italie, en Écosse, en Angleterre ou en Uruguay. En fait, précise-t-il, cette production comprenait un décor monumental, qu'il a été impossible de faire venir à Montréal pour des raisons financières. Les comédiens ont donc dû se rabattre sur des accessoires minimaux et adapter leur jeu en conséquence. Bref, c'est un beau débat que celui du plagiat en mise en scène !

Bric-à-brac américain

Objeté : c'est le titre du spectacle de la compagnie The Cosmic Bicycle Theatre, des États-Unis, joué par un homme (Jonny ClockWorks) et une femme (Emmy Bean). Il s'agit d'une pièce de théâtre d'objets destinée aux huit ans et plus, sans paroles, présentée à l'Espace Libre. Le titre vient de la contraction des mots « objet » et « jeté » et prévient que le tas d'outils, de jouets, d'ustensiles de cuisine, de meubles et autres objets courants, volants ou rampants de la vie de tous les jours ou de toutes les nuits qui semblent abandonnés sur la scène seront animés d'un joyeux désordre.

Spectacle sans paroles, oui, mais non sans sons. La musique et des onomatopées tiennent lieu de discours dans ce trop long ramassis de sketches sans fil conducteur, sinon le désir de tenter de faire parler des objets. On peut lire dans le programme que : « Un assemblage de sculptures s'élève d'une montagne de débris, donnant vie à un sombre cabaret Dada où dansent des objets auxquels on a insufflé la vie. » En fait, les interprètes à l'allure clownesque s'emparent d'objets qu'ils font mine de découvrir, et les font bouger et interagir pour créer des images inattendues, insolites ou évocatrices. Malheureusement, leurs actions manquent souvent de clarté et donnent au spectacle – qui dure cinquante-cinq trop longues minutes – un caractère décidément brouillon.

veste de Maurice adulte. Rappelons que le texte donne ici pour seule didascalie : « Teeka, la marionnette d'une oie blanche, entre en scène. » Selon MacDuff, il y a mille façons de représenter un personnage au théâtre, même une oie. Il en est de même du rituel par lequel on voit Maurice enfant disposer ses petits animaux avant la scène du cauchemar, ou le chœur d'enfants que l'on entend au début.

Contacté pour donner sa version des faits, Michel Marc Bouchard s'est dit très étonné de la réaction du directeur général des Deux Mondes. À son avis, celui-ci voyait sans doute pour la première fois *l'Histoire de l'oie* dans une



Mur pour les rêves

Avec *Itamar Walks on Walls*, du Ameritsa Theatre d'Israël, Sharona Shapiro joue seule une pièce en anglais (avec quelques mots d'hébreu) pour les enfants de trois ans et plus. Adaptée par elle d'après le livre de David Grossman, l'histoire est celle d'un jeune garçon, Itamar, qui a le don étonnant de pouvoir, la nuit, marcher sur les murs de sa chambre et pénétrer à l'intérieur des tableaux qui y sont suspendus. Dans ces paysages bucoliques, il ira naturellement de découverte en découverte.

La marionnettiste utilise un petit castelet qui représente la chambre d'Itamar, comme une maison de poupée. Par la fenêtre ou derrière les tableaux, elle donne vie aux personnages fantastiques. La pièce est plutôt classique dans sa facture et son déroulement, ce qui n'empêche pas Sharona Shapiro de se laisser aller à une fantaisie tout onirique. Itamar, après avoir rangé sa chambre et s'être abandonné aux bras de Morphée, vient ainsi en aide à un couple de gentils lions à la recherche de leur fils, ou va secourir la girafe maîtresse d'école qui se demande où est passé son arbre-repas habituel. Plus tard, prenant toutes les libertés que permet le rêve, Itamar s'empare du cerf-volant d'un tableau pour voler chercher le lionceau égaré dans le train d'un autre tableau.

Ce fut un spectacle joyeux et débridé de cinquante courtes minutes, que les enfants, dont certains semblaient comprendre l'hébreu, ont su apprécier à sa juste valeur.

Pour illuminés

Les Illuminations – Coloured Plates (texte d'Arthur Rimbaud) devaient être présentées par la Compagnie des Petites Heures, de France, mais la pré-vente insuffisante des billets a forcé la direction du Festival mondial des arts pour la jeunesse à annuler les deux représentations prévues. C'est que la grande salle du Théâtre du Nouveau Monde, où le spectacle devait être joué, coûte si cher en frais de location et de technique que l'annulation évitait d'aggraver un déficit. L'événement a toutefois pu

Itamar Walks on Walls
(Ameritsa Theatre, Israël),
présenté au Festival mondial
des arts. Sur la photo :
Sharona Shapiro. Photo :
Ofer Gusakov.

être présenté hors festival, grâce au TNM et dans sa salle de répétition, devant 80 spectateurs au lieu de 800.

Sur un plateau sans décor autre que des bougies allumées au sol, trois interprètes en vêtements de tous les jours disent les quarante-deux courts fragments en prose et en vers libres que Rimbaud a commencé à écrire à l'âge de 18 ans, en 1872 : « Après le déluge », « Barbare », « Enfances », « Vies I », « II » et « III », « Matinées d'ivresse », « Départ », etc. Visions hallucinées, exploration d'un monde imaginaire, les poèmes sont proférés par deux hommes et une femme. Sur un fond de projections d'images décoratives (on voit des nuages, un liquide huileux dansant dans l'eau), un interprète au visage noirci et au torse cuivré hurle dans un micro, par-dessus une forte musique électronique. La dense poésie de Rimbaud explose par instants à travers sa silhouette se profilant à Londres ou, une fois le poète meurtri revenu des Tropiques, dans le personnage unijambiste, s'appuyant sur des béquilles, l'air hagard, tandis qu'un jeune homme s'époumone : « À vendre ! »

Non seulement cela ne ressemblait pas à un spectacle pour les enfants (de 14 ans et plus, selon le programme), mais, pour l'apprécier vraiment, il aurait fallu être fortement imbibé de la poésie de Rimbaud, ou alors, un peu illuminé soi-même. **J**

Un quatuor, trois duos et une histoire triste

Parmi les spectacles présentés au Festival mondial des arts pour la jeunesse, les genres se côtoient, la marionnette et le cirque, par exemple. Le jeu d'acteur importe autant que le transfert d'énergie aux objets dans *Inuussia*, *la femme-phoque* et *Can You Whistle Johanna?*. Dans *Pequeñas Historias*, un véritable petit chef-d'œuvre, le corps humain devient le point de départ d'une recherche alors que dans *Typo*, par son dépassement, il montre l'extraordinaire des arts de la piste à travers une forme théâtrale. Quant à la tragique histoire de *Maïta*, elle nous présente une héroïne incarnée par des marionnettes d'inspiration japonaise.

Légende nordique

La légende est jolie. Certaines Inuites qui n'ont pas eu d'enfants adoptent parfois un blanchon. Elles l'élèvent et l'instruisent, car cet être s'inscrira dans une chaîne de réincarnation : la nuit où il disparaîtra dans les profondeurs de l'eau glacée, cet animal renaîtra en petite fille qui deviendra une femme-phoque qui, plus tard, élèvera un autre bébé phoque, qui à son tour...